

Verneix autrefois

Souvenirs de vie, de moments vécus à Verneix dans les années 30 – 50

Avant l'ère d'industrialisation et de mécanisation, la vie à Verneix était très différente de celle que l'on connaît aujourd'hui. La majorité des habitants étaient «cultivateurs», vivant de leurs produits dans des petites fermes de quelques hectares et faisant vivre des commerces au bourg et à Savigny : épicerie, boulangerie, cafés, sabotier, maréchaux-ferrants, charrons, coiffeurs, ...

Pour vous remémorer ou vous faire découvrir ce qu'ont vécu nos anciens il y a 70-80 ans, nous avons interviewé nos 2 plus anciens habitants :

- Georges Guillet, né à Verneix en 1923, à la Croix - de - Fragne, , puis «expatrié» à La Goutte à l'âge de 4 ans, où ses parents ont déménagé pour exploiter une ferme plus grande.
- Camille Laurent, mémoire bien connue des habitants de Verneix, né à Verneix en 1925, fidèle habitant de Mirebeau toute sa vie, où il a exercé le métier de maçon

Nos 2 doyens avaient donc une vingtaine d'années pendant la période de la guerre 39-45 qui les a fortement marqués et dont Camille nous avait longuement parlé lors de notre interview de 2016 parue dans le bulletin.

Samedi 9 mars, 17 heures, ils nous attendent et nous accueillent chez Georges. La complicité est là, l'un complétera les dires de l'autre en précisant les dates, ils se charrieront mutuellement en évoquant aussi un ou deux sujets de chamaille.

Nous voulons, après l'article de 2016, qui évoquait longuement la vie pendant la guerre, qu'ils nous parlent d'autres moments vécus à cette période, mais les premières paroles de Georges en évoquant ce premier article sont : « Ça, ça nous appartient ! » Séquence émotion !

Camille et son entreprise de maçonnerie à cette période

« J'avais un âne et un tombereau pour transporter le sable, la chaux vive, le caillou, mais souvent les gars avaient tout « rasséré », j'avais qu'à faire le travail.

C'était souvent pour faire des réparations ou des transformations à droite à gauche dans les fermes. On a aussi construit quelques maisons : la mienne en 1952, celle des Lauterbach à Crochavent,...

On faisait les fondations à la main et on construisait avec des pierres; chez moi, pour le 1er étage, j'ai utilisé des parpaings en pouzzolane, qui avaient la particularité d'être isolants. Y fallait tout lever avec un palan. Pour les couvertures, on lançait les tuiles à la main. J'ai travaillé dans beaucoup de maisons au cours de ma carrière.»

Les chantiers de Jeunesse - « la Cache » et l'armée. (Camille et Georges)

Après l'armistice du 22 juin 1940, le service militaire a été supprimé et remplacé par les chantiers de jeunesse. Les jeunes hommes de la zone libre en âge (20 ans) d'accomplir leurs obligations militaires y étaient incorporés pour un stage de six mois.

Georges , de la classe 1943, fut un des premiers à être incorporé sous cette forme déguisée de service militaire. Et

vous, la classe 45, vous n'avez rien fait », dit-il à Camille !! « Il n'y avait plus d'habits pour nous », lui rétorque Camille. Georges est affecté au camp de Mézières en Brenne. «C'était comme à l'armée, sauf qu'on n'avait pas de fusil, on était habillé en militaire, mais avec des uniformes en piteux états. On était logé dans des baraquements en bois comme la cabane du foot. Ces cabanes ont aussi servi pour loger les prisonniers allemands. On s'occupait comme on pouvait. Ils nous envoyaient faire les vendanges en Loir - et - cher. A Mézières, on mangeait beaucoup de soupe de poisson et du poisson, mais on n'était pas trop mal nourri.» Puis en 1943, une loi de l'Etat français institue le *Service du Travail Obligatoire* (STO) qui demande aux jeunes de 21 à 23 ans de s'engager pour aller travailler en Allemagne. «Je ne voulais pas y aller. J'ai demandé une permission, je suis revenu à Verneix et je ne suis pas retourné au camp ; je me suis caché pendant plusieurs mois. .. mais pas bien loin!» « Après, de fin 44 jusqu'en mars 45, j'ai à nouveau été rappelé pour partir au service militaire en Allemagne. Je n'étais pas bien loin en Allemagne; je ne me souviens plus du nom du village,...mais je me souviens qu' il y avait de belles Fraulein ! »

Camille a pu échapper à toutes ces années de service militaire, mais nous a raconté sa journée de conseil de révision : »A 20 ans, on passait le « **Conseil de Révision** » avant l'armée., toute la classe (jeunes hommes de cet âge) était convoquée à Montluçon pour une visite médicale, toute la journée, à la même heure et on défilait à poils devant des médecins militaires. Ils regardaient tout, la vue....et décidaient si on allait faire l'armée ou pas. Après cette journée, on faisait le tour des maisons pour y boire un coup ou deux... , même certaines où on n'aurait pas dû aller ! (*petits rires coquins et yeux malicieux*) et on rentrait à la maison....enfin on rentrait comme on pouvait ! »

La Ferme « en métayage » (Georges)

« A la Goutte il y avait 56 ha, une grosse ferme à cette époque, que l'on exploitait en métayage ; toutes les recettes étaient partagées à 50/50 avec le propriétaire. C'est passé en fermage quand mon beau-frère a repris en 65. J'étais salarié agricole.

* **On travaillait avec des bœufs** – on en avait 3 paires qu'on dressait à 3 ans. On roulait le fumier, chargé à la main dans un tombereau, déchargé dans le champ au « bigot » (*fourche recourbée*), puis écarté à la fourche. On labourait avec les boeufs, on semait à la main avec un «paillason». C'était dur !

On avait 10 ou 12 vaches, que l'on rentrait matin et soir pour les «ajouter» (les traire). On avait une écrémeuse à main et on faisait le beurre à la baratte. On élevait des cochons, essentiellement des truies suitées, on vendait les petits (les nourraings) au sevrage. On avait aussi 2 ou 3 chèvres et des volailles, pour l'alimentation de la famille.

« Y » avait pas l'électricité dans les écuries, on avait des lampes à pétrole. On se levait de bonne heure, fallait vivre avec le soleil ! Camille précise que l'électricité a été installée à Verneix en 1932, mais dans les fermes isolées comme à La Goutte, elle n'est arrivée qu'en 1936.

* **Pour les foins**, on fauchait avec 2 bœufs ; on fanait à la main et plus tard avec une faneuse tirée par un cheval ; ensuite on mettait le foin en ranches avec une plucheuse, puis on le ramassait en vrac. On le montait au « feneau » (le fenil) où il fallait « l'agaler » et « jagner » (bien tasser pour que tout tienne) sous les tuiles et dans la poussière. Après, on allait se laver dans le « creux » (la mare).

* **Les moissons** ne duraient pas quelques jours comme aujourd'hui, mais plusieurs mois. On commençait par faire des chemins à la faux autour des haies (les bouchures) pour faire le passage de la moissonneuse lieuse. On ramassait la javelle que l'on liait avec des liens de seigle que l'on avait préalablement battu au fléau. On fauchait avec une moissonneuse lieuse qui faisait des petites gerbes que l'on mettait en petits tas (des torsiaux) de 20 bottes croisées surmontés d'une dernière comme chapeau). Pendant la guerre, n'ayant pas de ficelle, on devait lier les bottes à la main, avec de la paille. Ensuite, on « charriait » toutes ces gerbes de blé, d'avoine, d'orge pour les amener vers la ferme, dans le champ de paille, où on les stockait en gros tas (les gerbiers) en attendant les journées de batteuse.

* **La batteuse** était la machine qui permettait de séparer le grain de la paille ; elle était actionnée par une chaudière à vapeur, puis plus tard par un tracteur. On allait la chercher dans les fermes voisines avec nos bœufs. Ces journées de batteuse étaient un peu des journées de fête : il fallait de 15 à 20 bonhommes, plus les femmes qui préparaient les repas et qui apportaient à boire ! Ça buvait pas mal. Fallait tenir le coup la journée, surtout ceux qui portaient les sacs de grains de 80 kg à monter au grenier et ça durait plusieurs jours. Après chez nous, « y » fallait rendre les journées dans les autres fermes.

Le grain était ensuite moulu pour faire la farine pour les bêtes ; on amenait le grain au moulin chez Touraud à Bedun ou chez Lasset à Savigny.

* Après les batteuses, c'était **les vendanges**. Mon père avait de la vigne à Estivareilles. On faisait notre vin et même le vinaigre...

* Ensuite, il fallait **ramasser les patates** ; on en faisait au moins 1 ha ; on faisait tout à la main ; on en ramassait des pleins tombereaux pour nous, les volailles et les cochons. On faisait aussi des betteraves et des topinambours. Là on se gelait les mains, on en pleurait gamin, parce que ça se ramasse l'hiver.

* L'hiver « y » fallait « repeler » les bouchures avec le croissant, tailler les arbres à la « cougne » (la hache) et faire des fagots pour la marmite à cochons. Pour faire prendre le feu dans le poêle, c'était des balais (des genêts) qu'on avait « chavés » dans les champs ! »

* **la vente des bêtes et le marché à Montluçon.**

On allait vendre nos bêtes à la foire à Montluçon ou à Cosne. On les emmenait à pied, et lorsqu'on n'arrivait pas à les vendre il fallait les ramener à pied. On partait à 1h du matin. Tous les samedi, ma mère allait au marché à Montluçon vendre le beurre, les fromages et les oeufs. Elle y allait en carriole avec le cheval puis plus tard, par le car ; il passait juste au bout du chemin.

Les distractions de l'époque (Camille et Georges)

« * Pendant les veillées d'hiver, on faisait des paniers et des panières avec l'osier, « y » avait des plants de verge dans les jardins.

L'hiver on allait, à pied ou avec la jument, veiller chez les voisins à Effeloux, à la Fougerau, ... On jouait aux cartes, on discutait et vers minuit, le rituel était d'aller voir les bêtes dans les écuries. Après on cassait la croûte avant de rentrer.

* Le dernier dimanche de mai, c'était la foire « loue » ; les ouvriers venaient pour se louer dans les fermes.

* Au mois d'août, avait lieu la traditionnelle fête de la Saint Laurent ; Lachassagne montait son parquet à Verneix. Y'avait même un peu de concurrence entre le bourg de Verneix et Savigny ! Pendant quelques années, Savigny avait sa fête de la Saint Laurent avec le parquet d'Autissier.

* En janvier, c'était la fête des rois chez la Nini à Savigny.

* Le dimanche, on allait au bal à pied ou à vélo dans les communes voisines, le plus loin jusqu'à Doyet ou à la Biache. De temps en temps ça se bagarrait, surtout à Saint Angel !

* Et puis, il y avait la chasse (sauf pendant la guerre). A cette époque le petit gibier ne manquait pas ; on pouvait chasser et même braconner les volées de perdrix derrière les bouchures ! »

Seulement deux heures de rencontre mais que de rires sur les moments retracés, le patois de chacun. Nous sommes partis avec la promesse de récupérer quelques photos ou cartes souvenirs ; mais aussi de consacrer une prochaine fois du temps pour parler de la vie de ces dames qui, souvent dans l'ombre, s'occupaient des enfants et comme elle le disent parfois « faisaient tourner la maison ».



40 MONTLUÇON. — Le Faubourg Saint-Pierre. — LL.

Edwan Thorin

9- Un jour de foire à Montluçon. La ville industrielle conserve un aspect rural.
(Coll. personnelle)